

# Mines d'or, pétrole et droit des peuples

*A partir de ce n° du 1<sup>er</sup> juin et jusqu'au 31 juillet, un petit air de vacance gagne la page d'informations. L'arrivée de l'été est le moment ou jamais de célébrer, à travers leurs dernières publications, les collections et maisons d'édition entièrement dédiées à ce que l'on appelle pour faire vite la « littérature de voyage ». Ouvrons notre série par les Éditions **Paulsen** spécialisées sur les espaces sibériens.*

ANNE-VICTOIRE CHARRIN : Paulsen est suédois. Il a hérité de son père, un homme à qui l'on doit la découverte de médicaments très importants, des laboratoires pharmaceutiques. Bien qu'il soit fou amoureux du Nord et ait participé à des expéditions polaires, Paulsen ne s'est pas mis à financer des livres sur le Grand Nord comme ça. Son père était déjà un grand mécène qui avait une fondation aidant au développement des langues minoritaires. Les choses ont vraiment commencé en 2003-2004. J'étais alors à Moscou où je travaillais avec la revue russe *Les espaces du nord*, dont la rédactrice en chef cherchait à publier un trésor qu'elle avait dans ses tiroirs. Il s'agissait ni plus ni moins d'une Encyclopédie du Nord embrassant tous les domaines, des voyageurs aux chercheurs, de la géographie à la politique. J'ai contribué à lui faire rencontrer un proche de Paulsen et c'est ainsi que l'Encyclopédie put être éditée. D'abord en russe, sous la forme d'un volume de 1300 pages où l'on peut tout trouver, de la taxinomie de telle ou telle plante locale à la notice bio-bibliographique de n'importe quel scientifique ayant travaillé sur la région. Toutes les grandes bibliothèques de Sibérie se sont jeté dessus et, afin de fournir les bibliothèques des universités américaines, l'ouvrage fut traduit en anglais quoique sous une forme plus modeste : *Practical Dictionary of Siberia and the North*. L'histoire des éditions Paulsen a commencé comme ça avec leur siège à Moscou où Paulsen s'est définitivement installé. Là-bas, son catalogue est constitué en grande partie d'œuvres occidentales inédites en russe et traduites dans de très belles éditions.

ÉRIC PHALIPPOU : *Certes, mais il y a aussi une succursale de Paulsen à Paris avec un catalogue propre à la constitution duquel vous n'êtes pas étrangère comme experte des littératures des peuples autochtones de Sibérie. Le premier livre paru en 2007. Les caresses de la civilisation de Tatiana Moldanova, a été traduit sous votre direction. L'auteur est née en 1951, vingt ans après exactement la politique de « dénomadisation » dont ses grand-parents, des nomades khantys, ont fait les frais et sur les traces desquels elle voyage à sa façon.*

A-V.C. : Oui, Tatiana est une Moldanov par son mari. Les Moldanov se sont opposé à la politique de collectivisation sur les bords du fleuve Kazym, un affluent du fleuve Ob qui, du Kazakhstan, va se jeter dans la Mer de Kara. Elle a bien sûr été informée de ce qui s'était passé par son mari mais elle en tenait déjà des éléments par sa grand-mère qui vivait au Kazym à l'époque des faits. Il s'agit, comme je l'ai écrit dans la Préface, d'une société à transmission orale. Sa grand-mère, qui voulait à tout prix léguer la mémoire de cette époque som-

bre, a composé à cet effet une chanson qu'elle ne cessa de chanter à sa petite-fille. C'est comme ça que Tatiana a pris conscience des « événements » dans lesquels les hommes de son lignage furent aussi très impliqués. Elle descend elle-même de chamans comme d'ailleurs, nous aurons à en reparler, de très nombreux écrivains actuels. Les chamans, on les a souvent et pour faire vite traités de « sorciers » alors qu'il s'agit essentiellement de conteurs, d'acteurs, d'artistes, de représentants spirituels du groupe et bien d'autres choses encore... Mais pour en revenir aux « événements », comme cela avait déjà été le cas du temps des tsars, les Khantys furent avec les Mansis les premiers peuples de Sibérie occidentale que les Soviétiques vinrent à rencontrer. C'est donc par ces peuples que la soviétisation devait passer mais ils s'y opposèrent et ce pour bien des raisons. Parce que tout autochtone est soucieux de posséder en propre ses rennes, ils s'opposèrent à l'installation des kolkhozes. Plus que des animaux, les rennes sont des compagnons avec lesquels ils se déplacent continuellement. Leurs enfants aussi leur furent pris pour être placés dans les internats des écoles, ainsi que l'idéologie du progrès le voulait à cette époque. Qui alors se serait opposé à cette sorte de « machinisation » de la société aurait unanimement été tenu pour un ennemi du peuple.

E. P. : *D'ailleurs, un autre livre que Paulsen propose, un témoignage d'époque mais qui couvre la même aire géographique et s'appesantit pareillement sur la kholkosisation, la vue par un Américain - Littlepage - appelé comme expert pour aider les Russes à l'exploitation de leurs mines d'or, partage la même idéologie du rendement maximal. Preuve qu'elle n'était pas plus communiste que capitaliste mais représentait le fonds de commerce des élites d'alors. Dans son Or des Soviets 1928-1937, jamais John Littlepage ne se fait l'avocat des autochtones. Loin d'avoir conscience qu'ils chamanisent, il les voit pris d'« hystérie collective » dès lors qu'ils refusent d'être déportés pour leur bien.*

A-V.C. : Oui, il est fascinant de voir que cet ingénieur américain qui, dès 1928, en plein début de la stalinisation, fut en poste à l'endroit si j'ose dire le pire de l'Union soviétique, à savoir les mines composées dans ces régions du sud de la Sibérie et du Kazakhstan uniquement de forçats, ne touche pas un mot des travaux forcés. Pour lui, peu importe les moyens. On lui a confié une tâche, exploiter l'or, il l'organise au mieux. Beaucoup de gens, même encore maintenant dans les entreprises, fonctionnent comme ça : le travail prime, quant au reste, on ne veut rien savoir. Ce récit est donc très différent de celui de Moldanova. Elle prend parti, lui non.

E. P. : *Lire simultanément ces deux livres de voyage est une expérience très étrange. Littlepage nie la différence : le taylorisme est à ses yeux une valeur si universelle que les Russes doivent s'adapter à ses méthodes. Moldanova est, quant à elle, en quête de différences : elle fait le choix de rejoindre son lieu de naissance par la marche et par le rêve pour retrouver de vieilles sensations et, peut-être même, des traces d'antan.*

A-V.C. : Rêves et pressentiments tissent chez Moldanova une architecture très romanesque. Elle court de la narration de ce qui s'est passé dans la taïga quand, une fois les hommes déportés, les femmes furent tragiquement laissées seules à elles-mêmes, jusqu'à ce qui se passe à présent avec des allers-retours que rien ne prévient. Ces sauts dans le temps peuvent dérouter à une première lecture mais ils sont éloquentes de l'unité entre ce que l'on se remémore et ce que l'on vit.

C'est une discontinuité qui trouve son terreau dans l'oral.

E. P. : *Justement, cette oralité reconstruite est-elle un pur effet littéraire ou s'appuie-t-elle, quitte à les emphatiser, sur des données traditionnelles, sur un chamanisme qui ne serait pas qu'artificiel et nostalgique ? Et s'il y a reconstruction, est-elle crédible et durable ?*

A-V.C. : Question brûlante : depuis 1990, il y a des associations qui prennent de plus en plus d'importance et s'unissent les unes aux autres comme minorités autochtones du Nord pour le renouveau traditionnel jusqu'à avoir désormais une représentation auprès de l'ONU. Ces associations furent toutes à l'origine organisées et conduites par des écrivains nés dans l'après-guerre. Seule exception : leur premier Président, Vladimir Sangu, qui vient de l'île de Sakhaline. Il a beaucoup travaillé avec Gorbatchev pour la résurrection des langues et l'organisation d'écoles appropriées à la Sibérie. Leur second Président, Erêmeï Aïpine, est encore un écrivain né en 1948 dans une famille de chasseurs-pêcheurs khantys. Or cette génération n'est pas sortie de rien. Toute une autre génération la précède avant-guerre. L'un de ses représentants fera d'ailleurs l'objet d'une publication à venir chez Paulsen, actuellement sous presse : *La chatte qui a sauvé le monde*. Ce livre de Roman Rougine pourra sembler très coloré aux lecteurs de Moldanova, puisqu'il s'agit du retour à une expression orale khantye. De la vraie littérature orale, non une collecte de scientifique, car faite par un Khanty qui a réuni toute une fresque mythologique à propos de la Chatte sacrée (la fille du Soleil pour ce peuple finno-ougrien) et à l'adresse des Khantys. « Voilà d'où vous venez », leur dit-il en substance, « voilà qui vous êtes, voilà ce que vos ancêtres racontaient et que vous avez oublié ». Peu lui importait les raisons de cet oubli. Son but était de remémorer non pas de la littérature orale pour elle-même mais pour ce qu'elle représentait dans la vie d'un Khanty. Avant d'avoir été un écrivain et comme tous ses confrères d'alors, Roman Rougine fut un cadre local du Parti formé à la Faculté des Peuples du Nord de Leningrad où les autochtones recevaient une instruction pour, de retour au pays, y faire office d'instituteurs ou de petits fonctionnaires de districts. Lui a fini par travailler pour une grosse société pétrolière à un poste dévolu à la préservation de la nature. C'est là qu'il a compris comment l'agonie de la société khantye était liée à l'exploitation pétrolière.

En bonne Professeur des Langues O, Anne-Victoire Charrin me signale qu'« en Sibérie occidentale, dans les districts des Khantys et des Mansis, deux tiers des réserves en pétrole russe sont là tandis qu'au nord, chez les Nénétses, sur la presque île de Yamal, gisent 80% des ressources en gaz. En échange, l'Union Soviétique a amené l'athéisme à ces peuples minoritaires qui menaient une vie complètement fondée sur la nature et liée à l'animal. La bataille est très inégale. Comme la forêt est taillée à la fin du livre de Tatiana par d'énormes monstres de fer qui mangent toute la taïga, il en va de même pour le politique. Les Russes représentent une force énorme. Quand on parle de faire des écoles pour les autochtones, il faudrait surtout prévoir des cours pour apprendre aux Russes ce que sont les autochtones de la Fédération de Russie. » *A présent, les Russes qui veulent s'initier aux cultures des peuples autochtones de Sibérie sont obligés de venir à Paris pour y suivre les cours d'Anne-Victoire Charrin. C'est toute la magie du feedback auquel elle croit et Paulsen avec : « A force de voir notre intérêt, ils comprennent qu'il y a quelque chose à voir de plus près ».*